

J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part d'Eric Crégheur, professeur adjoint à l'Université Laval et de moi-même, l'ouvrage intitulé *La version copte du sermon pseudo-éphrémien In pulcherrimum Ioseph*, paru dans la section «Scriptores Coptici», vol. 54-55, de la collection «Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium», vol. 682-683, Louvain, Peeters, 2020, XXVI-91 et XXXI-69 pages.

L'œuvre dont nous proposons la première édition et la traduction française est la version copte d'un écrit originellement composé en grec et transmis sous le titre de *λογὸς εἰς τὸν πάγκαλον Ἰωσήφ*, *Discours sur le très beau Joseph*. Ce *Discours* appartient au corpus de l'«Éphrem grec», un ensemble qui regroupe un grand nombre de textes attribués à Éphrem le Syrien, dont la plupart sont considérés comme inauthentiques. Par son contenu, notre *Discours* s'inscrit dans le cadre de la riche littérature juive et chrétienne re-

relative au patriarche Joseph, qui développe le récit et les thèmes des chapitres 37 et 39 à 50 du livre de la Genèse. L'histoire et le destin extraordinaire de Joseph, le onzième fils de Jacob et l'ainé des deux fils de Rachel, n'ont pas manqué de susciter réécritures, amplifications et commentaires, que ce soit dans le judaïsme, le christianisme ou l'islam. Le *Discours* ne peut toutefois être identifié à aucune autre production connue relative au patriarche.

Par la richesse de sa tradition textuelle, le *Discours sur le très beau Joseph* est parfaitement représentatif de la complexité de la transmission du Pseudo-Éphrem grec. Attesté par plus de cent quarante manuscrits, le texte grec du *Discours* a été publié pour la première fois par Edward Thwaites en 1709, sur la base du manuscrit Baroccianus 147 de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, en tenant compte de quelques *variae lectiones* tirées d'autres manuscrits oxoniens. Une nouvelle édition fut procurée en 1743 par Joseph Simon Assemani, d'après des manuscrits de la bibliothèque Vaticane. Le *Discours* est également attesté par le fameux «papyrus Montfaucon», conservé jadis à l'Abbaye St-Martin de Tours, dont le savant bénédictin a reproduit un passage dans sa *Palaeographia graeca* parue en 1708. Il s'agissait alors de la première «publication» d'un papyrus. Outre la version copte, le *Discours sur le très beau Joseph* est attesté par cinq versions anciennes, en latin, arménien, géorgien, arabe et vieux-slave.

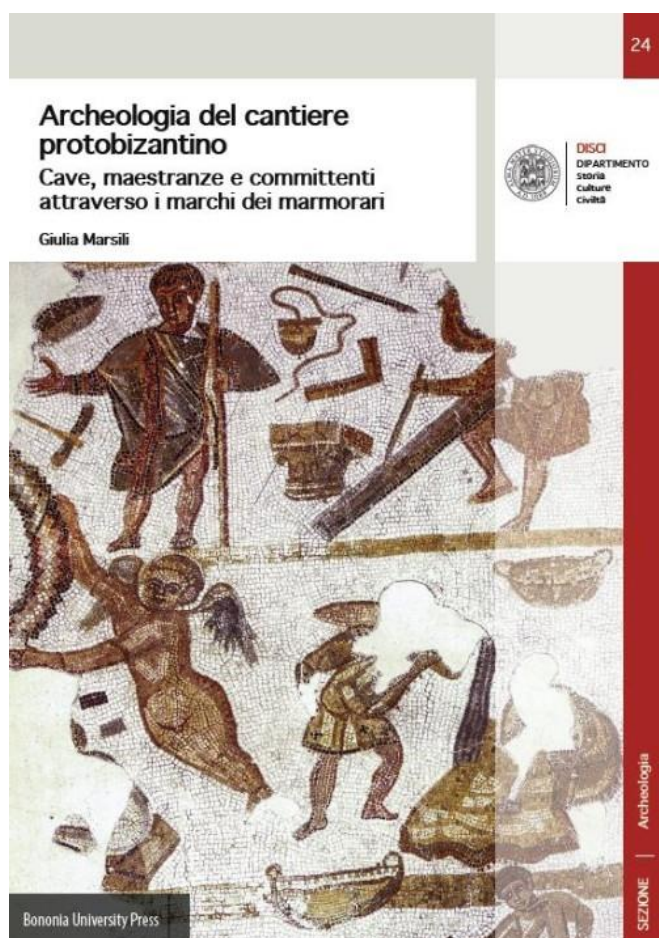
La version copte que nous éditons est transmise par deux manuscrits : le IB 11.128-136 (Sahidici CCLIII, fascicolo 89, inventario 430), de la Biblioteca Nazionale Vittorio

Emanuele III de Naples, et le manuscrit M 578 de la Pierpont Morgan Library (aujourd'hui le Morgan Library and Museum) de New York. Le manuscrit new-yorkais donne un texte complet qui correspond à l'intégralité du texte grec du *Discours* tel que connu par les éditions d'Assemani et de Thwaites. Dans le manuscrit de Naples, le *Discours* n'occupe plus que neuf feuillets, qui contiennent la portion finale du texte.

Consacré à l'édition du texte, l'introduction du premier volume offre une description codicologique des manuscrits de Naples et de New York, et de leurs particularités linguistiques et paléographiques. En raison des nombreuses difficultés de lecture que posent plusieurs passages du texte, l'édition est diplomatique, reproduisant les pages, colonnes et lignes des manuscrits. Pour la portion de l'œuvre attestée par les deux manuscrits, elle prend la forme d'une synopse. L'édition se termine par un index des mots gréco-coptes et des noms propres.

L'introduction du volume de traduction présente le texte grec et les versions du *Discours*, les caractéristiques générales de la version copte, ainsi que le genre et la structure de l'œuvre. Le *Discours* comporte deux parties nettement distinctes, dont la première est une typologie christologique assez traditionnelle du personnage de Joseph. La seconde partie, qui occupe les deux-tiers de l'œuvre, est une narration dépourvue de traits chrétiens et présentant un peu partout des détails ou des développements auxquels rien ne correspond dans la Genèse, mais qui sont, en revanche, bien attestés dans la tradition juive, midrashique, pseudépigraphique ou rabbinique. Ces contacts apparaissent suffisamment nombreux pour supposer que ce récit pourrait bien n'avoir été, à l'origine, rien d'autre qu'une création littéraire juive intégrant, sur fond de traditions bibliques, un certain nombre de matériaux extrabibliques. Seule la première partie, qui expose la typologie christologique du patriarche, serait alors à attribuer à l'« auteur » du *Discours*, alors que la seconde serait reprise par lui d'une source juive qu'il resterait à identifier mais qui devait être apparentée à ces «Histoires de Joseph» dont on a par ailleurs quelques exemples. Pour faciliter la comparaison du grec et du copte et pour pallier les lacunes du texte copte, nous donnons, en annexe, une traduction du texte grec du *Discours*, réalisée sur l'édition d'Assemani mais en tenant compte de certaines des leçons particulières aux éditions d'Oxford et d'Athènes (Phrantzolas, 1998). Les index répertorient les références bibliques, les lieux parallèles mentionnés dans la traduction du texte grec, ainsi que les noms propres.

Malgré les lacunes et les défauts qui l'affectent, la version copte du *Discours* est un témoin non négligeable de la réception du personnage de Joseph le Patriarche dans la littérature copte médiévale. Elle mérite ainsi de prendre place à côté d'autres productions qui ont fait l'objet d'une édition depuis le début du XX^e siècle. Elle enrichit également le dossier de l'Éphrem grec passé en copte.



J'ai l'honneur de présenter en hommage, avec l'accord de mes confrères, Cécile Morrisson et Denis Feissel, pour l'obtention du Prix Schlumberger, le livre de Mme Giulia MARSILI, *Archeologia del cantiere protobizantino. Cave, maestranze, e committenti attraverso i marchi dei marmorari*, Bononia University Press, 2019, un volume de 543 p. avec de très nombreuses illustrations, des tableaux et une bibliographie très ample.

Ce livre réalise le projet de beaucoup d'archéologues et d'architectes qui depuis la fin du XIXe s. se sont intéressés aux marques incisées sur les marbres byzantins. Il rassemble 3393 marques de tâcheron, placées sur 2951 éléments architecturaux découverts dans des bâtiments protobyzantins, des cargaisons de marbre (site de Marzamemi), des blocs de carrière aux différents

stades de leur élaboration et de leur mise en œuvre. C'est donc un livre qui achève pour un moment une longue enquête concernant les éléments d'architecture taillés dans les carrières de marbre (Proconnèse essentiellement). Celle-ci avait commencé à la fin du XIXe s. par les recherches de Choisy et de Strzygowski, suivies par de très nombreux travaux dont les plus importants ont été ceux de F. W. Deichmann sur les églises de Ravenne et San Marco à Venise, de Mme N. Asgari sur les carrières de Proconnèse, de Mme Farioli Campanati sur les églises de Crète et d'Italie et de beaucoup d'autres. J'y ai moi-même contribué en étudiant les carrières d'Alikí (Thasos) avec Anna Lambraki et Tony Kozelj tout en collectant ces marques au fur et à mesure des publications. Les analyses, pratiquées depuis les années 1970-1980 grâce à différents procédés, de la composition des marbres ont apporté une sécurité scientifique bienvenue à l'attribution des marbres et ont encore été affinées et étendues à des carrières découvertes durant les dernières décennies.

Le premier chapitre de l'ouvrage (p. 5-51) est consacré à l'héritage du monde antique, surtout gréco-romain, avec la constitution d'un vaste parc de carrières impériales, celles qui devaient fournir la plus grande quantité de marbre et de pierres de couleur. Elles étaient gérées par les bureaux impériaux de la *ratio urbana* et *ratio imperialis* dont le siège se trouvait à la *Statio marmorum* à côté du Monte Testaccio. Dans les carrières même, dans les différentes exploitations, les enregistrements soigneux des blocs extraits attestent du haut degré d'administration de ces gisements. Les articles de

N. Asgari et de Th. Drew-Bear sur les inscriptions des carrières de Proconnèse et de M. Christol et Th. Drew-Bear sur celles de Dokimeion fournissent un abondant matériel épigraphique dans ce domaine, ainsi que les carrières du Mons Claudianus et du Mons Porphyritès en Egypte (D. Peacock ; A. Bulow-Jacobsen, C. Serafino). Le tableau que Mme Marsili donne des marques de carriers à Leptis Magna et Sabratha (p. 34-41) est également très intéressant. Les carrières orientales, désormais gérées par le *comes sacrarum largitionum*, poursuivent leur activité au-delà du Bas-Empire sans doute jusqu'au VI^e s. avancé, voire au-delà car les blocs déjà extraits et abandonnés sur place ont pu être utilisés à l'époque médiévale. Les carrières de Proconnèse (p. 53-77) fournissent avec la construction de la nouvelle capitale de l'Empire, Constantinople, un énorme effort de production d'éléments porteurs (colonnes avec leurs socles, leurs bases et leurs chapiteaux) ainsi que celle d'autres pièces d'architecture ou liées à la liturgie (plaques de chancel, ambons, etc...). Cet effort se traduit par une standardisation des productions et une simplification des formes dont rendent bien compte les travaux de N. Asgari dans les carrières de Proconnèse (voir les figures 27 et 28, 29, 31 et 35 et les photographies d'épannelages à des stades divers fig. 33, 34 et 37). Ces produits furent ensuite exportés vers les autres capitales régionales (Rome, Ravenne, Alexandrie, Salone, Thessalonique, Carthage, Ephèse, Antioche, Apamée pour n'en citer que quelques-unes) soucieuses de suivre l'effort urbanistique de la capitale et d'imiter sa parure architecturale.

Vient ensuite un important chapitre (p. 79-184) sur les marques des marbriers dans l'Antiquité Tardive fréquentes dans les grands bâtiments de Constantinople (cisternes, églises – Sainte-Sophie a livré un très grand nombre de marques de marbriers -¹, Palais d'Antiochos, ainsi que les pièces conservées dans les Musées et dans la ville), Il faut y ajouter les marbres qui ont été exportés dans la plupart des sites égéens (Balkans, Anatolie, Chypre) et du Proche Orient (Syrie, Égypte) ainsi qu'en Europe et en Afrique du Nord. Mme Marsili distingue soigneusement ces marques qui peuvent se combiner avec d'autres marquant la destination de la sculpture (édifice de destination), ou bien la place de la sculpture dans l'édifice (simple chiffre) qui sert à fixer la place de la sculpture, notamment dans le cas de colonnades. Elle a pu donc dresser des cartes de diffusion des différentes marques, non seulement par monument pris isolément mais aussi, pour chaque marque, sur tous les sites qui en sont pourvus, faisant ainsi ressortir la diffusion de chaque atelier. La parution récente du livre de Westphalen (2016) sur la basilique du site de Kalekapi à Héraclée Perinthos livre quelques marques de tâcheron supplémentaires incisées sur le dallage en marbre de l'atrium. Cette église, qui est une copie de Saint-Jean Stoudios, est probablement à dater des années 450-480 de notre ère²

Dans un dernier chapitre (p. 185-250), Mme Marsili passe en revue les sources écrites à sa disposition mentionnant le travail des marbriers dans les églises à l'époque protobyzantine : inscriptions, dédicaces, travaux théoriques (notamment à propos des monuments les plus décrits comme Sainte-Sophie, au travers aussi des ouvrages d'Eusèbe et du *De Edificiis* de Procope, ainsi que des Vies de saints mentionnant des constructions d'église. Elle a aussi rassemblé les inscriptions mentionnant des sculpteurs des pièces de marbre, puis recueilli leurs mentions dans les textes. Cette partie est très riche en informations sur le financement, les architectes, et l'organisation des chantiers.

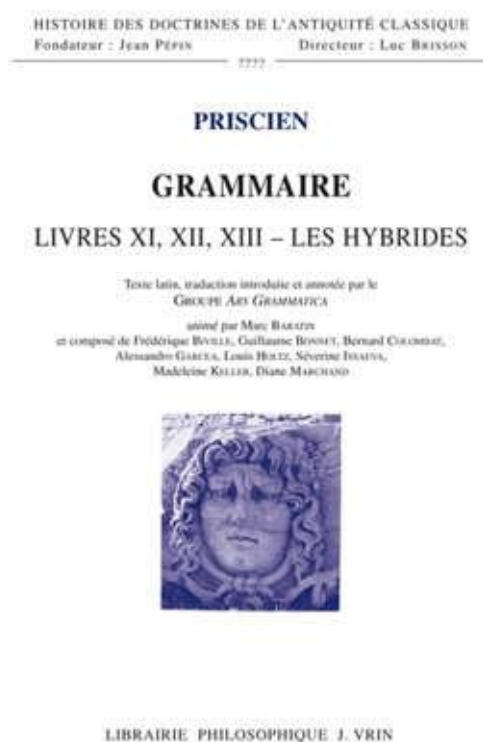
¹ A. Guiglia Guidobaldi, Cl. Barsanti, *Santa Sofia di Costantinopoli*, Città del Vaticano 2004.

² S. Westphalen, *Die Basilika am Kalekapi in Herakeia Perinthos*, Tübingen, 2016: p. 44, fig. 52 et, pour la datation de sa construction, p. 110-115.

La conclusion (p. 251-259) souligne l'apport historique de cette enquête et montre les implications diverses de ces grands chantiers qui irriguaient toute l'économie des provinces, et dont les empereurs et le haut clergé avaient parfaitement saisi les dimensions politiques et sociales.

En fin d'ouvrage, des cartes de distribution des marques de carriers (p. 262-264) et surtout un très précieux catalogue de toutes les marques par ordre alphabétique (p. 265-473) complètent cet ouvrage.

Mme Marsili a inséré son étude dans une réflexion large sur le développement des chantiers byzantins, sur les conditions d'exploitation des carrières et l'exportation des différents produits sculptés qui allaient des éléments tectoniques (dallages, colonnes, etc...aux éléments liturgiques (ambons, tables d'autel, sarcophages). Son livre propose un bilan dans l'étude de la construction byzantine et marque incontestablement une étape dans une recherche appelée à d'autres développements touchant l'archéologie et l'économie antique.



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de ses auteurs, le volume intitulé *Priscien, Grammaire, livres XI, XII, XIII – Les hybrides (participe, pronom). Texte latin, traduction introduite et annotée*, Groupe Ars Grammatica éd., Paris, Vrin, 2020, 345 p.

Avec ce 4^e volume, le *Groupe Ars Grammatica* poursuit sous mon impulsion la traduction de l'œuvre grammaticale majeure de l'Antiquité tardive, publiée à Constantinople au VI^e siècle par le grammairien latin Priscien. Trois volumes ont paru depuis 2010 : un pour les livres XIV, XV, XVI, portant sur les parties du discours invariables (préposition, adverbe – incluant l'interjection –, conjonction), et deux pour les livres XVII et XVIII, consacrés à la syntaxe. Remontant le cours de l'œuvre, ce groupe publie aujourd'hui les livres XI (le participe), et XII-XIII (le pronom). Telles qu'elles sont présentées par Pris-

cien, ces deux parties du discours, en position intermédiaire entre les deux principales d'une part, nom et verbe, et les invariables d'autre part, forment un ensemble cohérent, associées l'une à l'autre dans la mesure où chacune a des liens avec les deux parties principales : le participe relève du domaine verbal, mais tient sa spécificité de ce qu'il inclut la propriété nominale de se décliner, cependant que le pronom relève du domaine nominal, mais avec la propriété verbale de distinguer les personnes. C'est cette double dualité que Priscien met en valeur à travers la description des formes et du fonctionnement de ces deux parties du discours.

Une abondante introduction situe d'abord le traitement du participe et du pronom, et de leur articulation l'un à l'autre, dans l'histoire de la grammaire : l'antagonisme entre grammaire alexandrine et dialectique stoïcienne a des effets jusque dans la *Grammaire* de Priscien, qui consacre ainsi une place importante à justifier l'autonomie du participe comme partie du discours, contre les stoïciens. L'analyse des problématiques principales dégage ensuite les mécanismes qui constituent l'ossature des raisonnements du grammairien de Constantinople. Pour le participe, il s'agit d'un système complexe d'équivalences et de substitutions, qui décrit par exemple le syntagme nom + participe épithète à cas oblique comme transposition de la relation prédicative exprimée par ce nom au nominatif et du verbe à un mode personnel (*hominem loquentem* ou *hominis loquentis* comme transpositions aux cas obliques de *homo loquitur*). Le pronom quant à lui est essentiellement organisé autour de la notion de personne, qui apparaît dans des dispositifs nettement distincts, mais qui se recoupent à l'occasion : la catégorie grammaticale des 1^{re}, 2^e et 3^e personnes, morphologiquement marquée dans le pronom comme elle l'est dans le verbe ; la deixis et l'anaphore, dans la mesure où chacune est

censée indiquer ou rappeler des « personnes », conçues comme prototypes des réalités extralinguistiques ; enfin la *transitio*, qui structure l'énoncé en tant qu'il est censé constituer, ou non, une relation entre des « personnes », qui représentent ici les bornes d'une sorte de parcours entre actants. Apparaissant ainsi à plusieurs niveaux distincts, la *persona* forme cependant plutôt un *continuum* qu'une superposition d'acceptions : c'est une notion plurielle, centrée sur l'« entité individuelle » en tant qu'elle peut se trouver opposée à d'autres entités, et appliquée aussi bien à la situation d'énonciation qu'à l'énoncé qui y apparaît, ainsi qu'aux relations qui se jouent à l'intérieur de celui-ci. Le point de doctrine qui sert de fil conducteur à ces analyses, c'est le caractère strictement dénotatif des pronoms, qui permet également de saisir la principale innovation typologique de ce grammairien : l'interprétation de *quis* / qui, et des termes assimilés, comme noms, formant la catégorie des « noms généraux », symétriques des « noms propres » par rapport aux noms communs. Cette catégorie originale est l'objet d'une étude détaillée, qui permet d'en comprendre à la fois l'origine, le fonctionnement et l'ampleur dans le système mis au point par le grammairien.

Sont examinés ensuite le traitement des éléments morphologiques – avec notamment la complexe mise en parallèle des formes pronominales latines et grecques, Priscien postulant une relation génétique entre les deux langues, combinée à des transformations secondaires –, puis la présentation des exemples, Priscien s'appuyant, comme dans le reste de sa *Grammaire*, sur de très nombreux exemples littéraires, dont les citations constituent l'une des richesses de ce texte. La terminologie technique, et le détail des sources, grecques et latines, sont décrits de leur côté de façon à saisir à la fois la dette de Priscien vis-à-vis de ses devanciers, à commencer par Apollonius Dyscole, mais aussi l'ampleur des manipulations et des modifications qu'il opère sur ces sources. L'introduction montre finalement, à titre d'exemple de la postérité de cette œuvre, l'exploitation qui est faite de ces livres XI à XIII dans l'une des œuvres linguistiques principales de la Renaissance, le *De causis* de Scaliger, de 1540.

Le texte latin retenu est celui qu'a établi Martin Hertz en 1855 et 1859 pour les *Grammatici latini*, et qui reste aujourd'hui l'édition de référence (les rares tentatives de renouvellement, comme celle de Rosellini en 2015 pour une partie du livre 18, ne s'en écartent que sur des points de détail). L'analyse serrée du texte à laquelle la traduction donne lieu a conduit néanmoins le groupe à adopter sur certains points des leçons citées par Hertz mais non retenues par lui : le détail en est donné à la fin de l'introduction.

La traduction est, comme le reste, une réalisation commune du groupe. Elle est éclairée par plus de 400 notes, qui complètent la présentation générale de l'introduction en précisant le détail d'analyses qui suivent le cheminement d'une réflexion complexe et originale, mais volontiers allusive et souvent difficile.

Quatre index (auteurs, formes et syntagmes en mention, terminologie grammaticale latine et grecque, notions grammaticales) et une bibliographie terminent cet ouvrage.

Le groupe était constitué pour ce volume de F. Biville, G. Bonnet, M. Callipo, B. Colombat, A. Garcea, L. Holtz, S. Issaeva, M. Keller, D. Marchand, J. Schneider, et moi-même.

J'ai également l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie de la part de ses auteurs l'ouvrage de Louis Holtz et Anne Grondeux intitulé *Alcuini Excerptiones super Priscianum*, Corpus Christianorum, continuatio mediaevalis 304, Turnhout, Brepols, 2020, 262 p.

Ces *Excerptiones super Priscianum* s'inscrivent dans le vaste programme pédagogique entrepris par Alcuin à la demande de Charlemagne. C'est une compilation de

textes empruntés à l'*Ars grammatica* de Priscien, et profondément réorganisés. Constitué de 2 livres, eux-mêmes divisés chacun en une centaine de chapitres de longueur variable, de quelques lignes à plusieurs pages, ce texte porte d'abord sur les parties du discours pourvues de cas, les *casualia*, puis sur le verbe, auquel s'ajoutent les trois invariables (préposition, adverbe, qui comprend l'interjection, et conjonction). Les parties du discours forment donc l'ossature du traité, comme c'est le cas le plus général dans la tradition grammaticale latine. Toutefois, alors que les autres ouvrages grammaticaux d'Alcuin répondaient à la nécessité de reconstruire un savoir grammatical élémentaire, ces *Excerptiones* étaient destinées à des disciples d'un niveau plus élevé, et à ce titre occupent une place à part dans la production grammaticale du « maître des maîtres ». Alors que dans son traité *De grammatica*, Alcuin avait compilé des extraits de l'*Ars* de Priscien en se concentrant sur les seize premiers livres, c'est-à-dire sur ceux qui portent principalement sur la morphologie, il consacre l'essentiel de ces *Excerptiones* aux deux derniers livres de cette *Ars*, les plus neufs dans la tradition grammaticale latine puisqu'ils portent sur la construction de l'énoncé, à partir des travaux sur la *suntaxis* du grammairien grec Apollonius Dyscole. À cet égard, comme le remarquent les auteurs, Alcuin a sans doute été le premier lecteur de Priscien à saisir que ces deux derniers livres de son *Ars* en étaient en quelque sorte la ligne d'horizon, tout le reste de l'ouvrage ne trouvant sa cohérence qu'avec cette étude finale de la construction du sens dans l'énoncé. Ces *Excerptiones* sont ainsi l'un des éléments qui participent, tout au long du IX^e siècle, de l'attention portée à la syntaxe, à mesure que s'accroît l'intérêt pour la dialectique et que se diffuse l'*Ars Prisciani*.

Il s'agit d'une compilation carolingienne typique : l'auteur adapte aux besoins de son temps une œuvre de l'Antiquité, en s'effaçant devant elle et en n'intervenant dans le texte que pour de rares transitions – mais sous la forme d'extraits, choisis et agencés de telle façon qu'il en résulte une œuvre nouvelle, conforme aux fins pédagogiques qui sont celles d'Alcuin. Il réorganise ainsi la matière même, entreprend de présenter de façon ordonnée la pensée souvent sinueuse du professeur de Constantinople, resserre et concentre le propos, ôte du texte sa dimension de réflexion sur les témoignages littéraires (il élimine la plupart des exemples d'auteurs, et ceux qui sont conservés ne comportent plus les indications originelles sur leur auteur et l'œuvre à laquelle ils appartiennent), et surtout écarte toutes les références, omniprésentes dans l'*Ars* de Priscien, au grec.

L'authenticité du texte, et son attribution à Alcuin, ont été discutées, mais elles sont ici établies (p. XXII-XXVIII) de façon convaincante.

Les auteurs consacrent une large place à la description des 4 manuscrits, dont un palimpseste, tous du IX^e siècle, et à l'étude des corrections, signes marginaux, gloses interlinéaires, annotations, qui sont révélateurs d'un usage intensif du texte et montrent que l'enseignement d'Alcuin est demeuré d'actualité pendant tout le IX^e siècle, au moins.

Le volume de Louis Holtz et Anne Grondeux comporte une substantielle introduction, suivie de 7 annexes, qui permettent d'une part d'avoir une vision à la fois détaillée et synthétique des emprunts à l'œuvre de Priscien, des procédés employés par Alcuin dans ses découpages et de ses propres interventions, et d'autre part de préciser les principaux points de codicologie, avec notamment le classement des variantes et, pour tenter de situer le ou les manuscrits de Priscien dont pouvait disposer Alcuin pour la rédaction de ses *Excerptiones*, la liste des leçons communes à ce texte et aux manuscrits utilisés par Martin Hertz dans l'édition de référence de l'*Ars Prisciani*.

Le texte latin est présenté de façon à rendre particulièrement visible le travail de découpage et de recomposition d'Alcuin, et la discrétion de ses interventions, indiquées

en gras dans le texte. Par ailleurs, plusieurs étages d'apparat enregistrent les *uariæ lectiones* et les différences entre le texte d'Alcuin et celui de Priscien, avec en outre un commentaire cursif sur les interventions d'Alcuin. Les annotations interlinéaires et marginales, et les corrections apposées par diverses mains contemporaines, ont été rassemblées en fin d'édition et sont complétées par un *index fontium* pour les exemples d'auteurs laissés par Alcuin.

L'ensemble de cette édition constitue un travail remarquable, fruit de la connaissance intime et de la compréhension profonde manifestées par les deux auteurs pour la grammaire de l'Antiquité tardive et sa survie à travers le Moyen-Âge, ainsi que pour les problèmes d'édition posés par ces textes et par les innombrables gloses ou commentaires auxquels ils ont donné lieu – amorces de toute la réflexion linguistique médiévale.

L'Académie a attribué à ce volume, le 19 février 2021, le prix Jean-Charles Perrot.